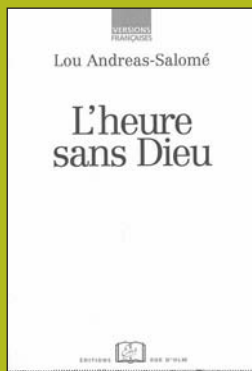


enfance à lire



Lou Andreas-Salomé, traduction de l'allemand, annotation et postface de Pascale Hümmel :

L'Heure sans Dieu et autres histoires pour enfants

Éditions Rue d'Ulm, 2006

Collection Versions françaises

185 pages

19 €

ISBN 978-2-7288-0363-7

Ce ne sont pas du tout, comme le laisse entendre le sous-titre de ce livre, des histoires destinées aux enfants, mais bien des histoires d'enfants, voire l'histoire – fragmentaire – d'une enfance. Ursula est la protagoniste quelque peu endiablée des trois récits de ce triptyque (L'Heure sans Dieu, Les Histoires de la pâquerette et des nuages, Le Pacte entre Tor et Ur) publié en 1922 alors que son auteure vient de fêter ses soixante ans. C'est une petite fille – on ne nous dit jamais son âge, mais probablement a-t-elle six ou sept ans – tout à la fois sage, révoltée, policée, sauvage, joyeuse, inquiète, extravagante, raisonnable, et fertile en idées de toutes sortes. Elle est et elle n'est pas la petite Louise Salomé, elle est, disons, sa sœur jumelle. Le monde est vu à travers son regard ; c'est donc à une réalité lacunaire, élastique et floue que se voit confronté le lecteur, car la narratrice s'en tient scrupuleusement aux limites de cette perception enfantine : les adultes, aux réactions imprévisibles, passent, fantomatiques, des objets prennent une ampleur fabuleuse, les choses deviennent autre chose sous l'influence du jeu, les poupées vivent, le village en étain s'agrandit aux dimensions du réel. Les premières pages sembleront peut-être difficiles, mais c'est le temps nécessaire au lecteur pour qu'il s'acclimate, se familiarise avec le ton, le point de vue, avec le phrasé, surtout, qui suit très exactement les méandres d'une pensée, respectant les moindres écarts d'une imagination en plein travail.

Ce qui arrive à cette petite fille ne se laisse pas raconter aisément. À plat ventre dans l'herbe, à l'heure de la sieste, Ursula doit garder son petit frère nouveau-né

couché dans un berceau à ses côtés, mais, comme Alice, la voici qui rapetisse, un désir irréprouvable la pousse à se perdre au fond d'une pâquerette, accompagnée du bébé... Si le séjour dans ce royaume blanc et duveteux dure un bon millénaire et leur laisse le temps d'engendrer cent fils et filles, une curiosité insatisfaite se met à les tenailler et les fait rechercher quelle est cette présence qu'ils sentent les envelopper ; les choses prennent alors une tournure inquiétante, on vacille, mais c'est qu'Ursula a roulé sur le pré en pente et se réveille aux cris du bébé qui s'est réveillé lui aussi... Ou bien, c'est une promenade avec la mère et le petit qui s'achève sous la pluie. On a autorisé Ursula à pousser la voiture et son vœu se voit enfin exaucé : la mère s'éloigne pour la laisser seule avec le petit frère. Elle peut alors s'élever au ciel tel un voile de brume, observer – avec quel plaisir – son petit frère jouer à faire des culbutes sur les nuages. L'existence nuageuse recèle néanmoins certains risques : celui de la pluie qui sépare et cloisonne. Ursula devient un sombre petit nuage inconsolable, se resserrant toujours un peu plus sur lui-même. De chaudes larmes se mêlent aux gouttes glacées jusqu'à ce qu'elle se ressaisisse : il ne faut pas s'égoutter ainsi en toute occasion...

Mais les récits ne sont pas tous aussi oniriques. Ainsi celui, non dénué d'humour, des rencontres avec Torwald, un nouveau compagnon de jeu plus grand qu'elle et passablement autoritaire qui fait l'école buissonnière. Ursula connaît l'insigne privilège de devenir son « esclave », mais c'est bien elle, sans en avoir l'air, qui mène la danse. Leurs mondes imaginaires respectifs arrivent à se croiser et les aventures de Tor et Ur au bord du fleuve peuvent alors commencer : cachette dans la grotte, pêche, chasse, combat contre les bêtes sauvages et les autres garçons, par-dessus tout contre l'incompréhension du directeur d'école. Leur conversation, si sérieuse, si grave, et tout de même si drôle pour nous, est un régal.

Le premier des trois récits qui donne son titre au livre est probablement celui qui comptait le plus pour son auteur, il est le plus long et le plus beau, et réapparaît

enfance à lire

tra brièvement dans *Ma vie*¹. C'est l'hiver. Un domestique qu'Ursula attend toujours avec impatience car il est farci de bonnes histoires lui révèle qu'un couple a tenté d'entrer dans la maisonnette construite spécialement à son usage au fond du jardin de la maison de campagne. Le couple ne semble pas vouloir bouger de là. Ils sont blancs tous deux, l'homme porte un chapeau cabossé, la femme un fichu jaune et douze boutons noirs courent le long de son manteau. Comment osent-ils ? s'offusque la petite fille, il faut les en empêcher ! Mais au printemps, quand revient le domestique et qu'elle s'inquiète d'eux, il lui rapporte cette chose terrifiante : non, le couple n'est pas parti, pas exactement, mais s'est transformé, aminci au point de disparaître et n'a laissé sur le sol qu'une flaque de larmes glacées. Hurlements de la petite fille et rires des adultes autour d'elle. Mais qui étaient-ils ? Le Bon Dieu, son vieil ami avec qui elle s'entretient chaque soir, si indulgent, qui n'hésite pas à prendre son parti contre ses parents, et dont le regard gai et malicieux, l'ample manteau aux grandes poches regorgeant de cadeaux sont ceux de son grand-père, le Bon Dieu lui-même ne lui répond pas. Et c'est le monde entier qu'Ursula voit soudain abandonné de Dieu, d'ailleurs, se dit-elle, pourquoi laisserait-il des enfants en guenilles comme ceux qu'elle a rencontrés l'autre jour dans la rue ? Quand revient l'été, elle sait que « Monsieur et Madame Neige » ont fondu pour devenir ces fleurs soudainement apparues au pied de sa maisonnette. La voilà qui grimpe à la cime du tilleul, et dans une sorte de joie cosmique, d'illumination panthéiste, au milieu des oiseaux qui gazouillent, immergée dans la nature en éveil, elle comprend qu'elle n'a plus à chercher Dieu, car c'est lui dorénavant qui saura la trouver où elle est, d'ailleurs n'entend-elle pas déjà qu'on l'appelle : « Ursula, où es-tu ? »

Ce texte, si profondément original, et d'une beauté parfois à couper le souffle, regorge de tant d'autres choses encore ! On y sent bien sûr l'expérience de l'analyste ; la psychanalyse est présente en filigrane, mais d'une façon si subtile, si peu dogmatique qu'on n'est pas sûr que cela en soit encore. L'imagination qui

sert, dit Lou Andreas-Salomé, à réparer la déchirure apparue à la naissance quand nous sommes devenus un fragment d'un tout indivisible, a rarement été aussi bien comprise qu'à travers la voix délicate de cette petite déesse Ursula, retranscrite si intelligemment par une narratrice qui pense et ressent tout comme elle. « La sensation fondamentale d'insondable communauté de destin avec tout ce qui est » si chère à l'auteure, je n'en donnerai pour finir qu'un exemple : le bouleau du jardin qui sert au père d'Ursula à faire des férules pour la battre quand elle s'est montrée trop insupportable, demeure à coup sûr un ami, fidèle et réconfortant, qui lui adresse maints signes en vain à travers la vitre, et « elle aurait bien pris racine, à côté de lui, sous la forme d'un petit buisson de groseilles rampant ».

Françoise Le Bouar

1. *Ma vie : esquisse de quelques souvenirs*, P.U.F., Quadrige, 1977.